

# Turquie-Arménie, le retour de la «diplomatie du sport»

Quatre jours après les accords turco-arméniens, les équipes nationales des deux pays s'affrontaient hier soir lors d'une rencontre très politique.

17 réactions

**SYLVAIN MOUILLARD**



Des supporters turcs et arméniens, avant le début du match entre leurs pays, le 14 octobre 2009 à Bursa. (AFP Mustafa Ozer)

**A** 19h00, mercredi soir, au stade Atatürk de Bursa (ouest de la Turquie). Les présidents turc et arménien doivent assister ensemble à un match de football entre les deux équipes nationales. L'enjeu sportif est nul (les adversaires sont déjà éliminés de la course au Mondial 2010), pas la portée symbolique.

**A** Quatre jours après la **signature d'accords de réconciliation**, le rendez-vous entre les présidents Gül et Sarkisian constitue une nouvelle étape dans le rapprochement entrepris par Ankara et Erevan, opposées depuis près d'un siècle sur la question des massacres d'Arméniens sous l'empire ottoman (1915-1917), qui constituent un «*génocide*» pour

l'Arménie, terme rejeté par la Turquie.

Immanquablement, le terme de «*diplomatie du sport*» ne manque pas de resurgir, avec ses exemples bien connus: la **diplomatie du ping-pong** dans les années 1970, qui ouvrit la voie à un renouveau des relations sino-américaines, ou encore la Coupe du monde de rugby 1995 en Afrique du Sud, qui permit de sceller l'union d'un pays - au moins de manière symbolique - après l'apartheid.

Souvent convoqué, le sport reste au mieux un «*symbole*», au pire un «*prétexte*», selon l'historien Paul Dietschy (1). «*C'est un environnement géopolitique plus large qui a permis la diplomatie du ping-pong entre la Chine et les Etats-Unis, explique-t-il. Cela aurait pu tout aussi bien se matérialiser par une tournée de musiciens américains*».

Dans la même veine, la Coupe du monde de football 1974 en Allemagne, qui vit la RFA et la RDA s'affronter dès le premier tour. «*Le match s'est déroulé dans une atmosphère apaisée, c'était un peu l'illustration de l'Ostpolitik de Willy Brandt et de la reconnaissance mutuelle des deux états*», explique Paul Dietschy.

Autre exemple, moins heureux: la «guerre du football», qui opposa le Honduras et le Salvador en 1969. Prétextant notamment des débordements d'après-match entre supporters, les deux Etats débutèrent la guerre au lendemain de la rencontre.



En fait, comme le rappelle l'historien de l'olympisme Patrick Clastres (2), *«on considère davantage les rencontres sportives comme le choc des nations, alors que le message originel de Pierre de Coubertin - même s'il était patriote - était pacifique»*. Le Comité international olympique (CIO) tente toujours de véhiculer ce message de *«fraternité internationale»*, même s'il a *«plusieurs fois servi les dictatures, comme à Berlin en 1936 ou à Pékin en 2008»*, raconte Patrick Clastres.

Les exemples de «réunification olympique» existent. Entre 1956 et 1964, la RFA et la RDA font délégation commune aux Jeux, mais la mesure reste *«artificielle»*. Après plusieurs échecs, les deux Corées parviennent à faire de même en 1992 à Barcelone, sans dépasser depuis le stade du symbole.

Autre exemple, moins connu: celui de la «guerre évitée» en 1987 entre l'Inde et le Pakistan, raconté par Patrick Clastres: *«Les deux armées se faisaient face, les tensions étaient fortes au Cachemire. Une tournée de l'équipe pakistanaise de cricket était prévue en Inde. Le capitaine pakistanais, qui allait prendre sa retraite, a demandé au chef de l'Etat de lui laisser le temps de mener son pays à la victoire en Inde. Le Pakistan a gagné sur les terres*

*indiennes, la guerre n'a pas eu lieu».*

(1) Chercheur au Centre d'histoire de Sciences Po, auteur de «*Le football et L'Afrique*» (éditions EPA/FIFA, 2008).

(2) Chercheur au Centre d'histoire de Sciences Po, auteur de «*Jeux olympiques. Un siècle de passions*» (éditions Les Quatre chemins, 2008).

---